

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 25 (1892)

Artikel: Le jour du seigneur étude de dogmatique chrétienne et d'histoire [suite]
Autor: Thomas, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379527>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE JOUR DU SEIGNEUR

ÉTUDE DE DOGMATIQUE CHRÉTIENNE ET D'HISTOIRE

PAR

L. THOMAS

SECONDE SECTION. — LES ÉGLISES ET LES APOTRES

PREMIER ARTICLE

Les premières Eglises d'origine juive.

Nous les envisagerons surtout dans l'Eglise de Jérusalem, la première de toutes à tous égards et de beaucoup la plus connue.

« L'Eglise primitive, dit M. de Pressensé, ne connaît pas plus la distinction entre les jours qu'entre les lieux. La vie entière est devenue la fête douce et sérieuse de la rédemption. Il est donc impossible de trouver dans l'Evangile un principe auquel puisse se rattacher l'institution d'un jour sacré, qui appartienne plus à Dieu que les autres. » — « Ce qui frappe dans le culte primitif, dit-il ailleurs ¹, c'est la hardiesse incomparable de sa spiritualité. Il ne se lie à aucune condition extérieure ni de jour, ni de lieu, ni de formes. Il est l'expression spontanée de la vie religieuse dans sa continuité. » — A en juger par ces seules lignes, il n'y aurait eu dans l'Eglise primitive de Jérusalem aucun jour hebdomadaire particulièrement saillant pour la vie religieuse. Mais ce serait une erreur. M. de Pres-

¹ *Siècle apost.* ² II, p. 243. — *Vie ecclés., relig. et morale des chrétiens aux 2^e et 3^e siècles*, p. 221.

sensé est beaucoup plus dans le vrai quand il dit ¹ : « Les disciples de Palestine célébraient scrupuleusement le sabbat et les fêtes juives, mais ils n'établissaient aucune distinction entre les jours pour le culte chrétien proprement dit. » La vérité, c'est en effet que l'Eglise primitive de Jérusalem et en général les Judéo-chrétiens observaient scrupuleusement le sabbat. Cela n'est pas dit expressément, mais ressort indirectement de toute part, et du reste ce n'est pas contesté.

Nous voyons les membres de cette Eglise (Act. II, 46) *chaque jour tous ensemble assidus au temple et trouvant grâce auprès de tout le peuple*. Puisqu'ils avaient tant de zèle pour la fréquentation du Temple, ils ne devaient pas en avoir moins pour l'observation du sabbat et s'il en eût été autrement, comment auraient-ils trouvé grâce auprès de tout le peuple ? — C'étaient de *faux* témoins qui accusaient Etienne devant le sanhédrin, en disant (Act. VI, 13, 14) : « Cet homme ne cesse de proférer des paroles contre le lieu saint et contre la loi ; car nous l'avons entendu dire que Jésus... détruira ce lieu et changera les coutumes que Moïse nous a données. » — Les Juifs de cette époque avaient l'habitude de prier spécialement trois fois par jour, comme le faisait déjà Daniel (VI, 10) : à la 3^{me} heure, à la 6^{me} et à la 9^{me}, c'est-à-dire 9 heures du matin, midi et 3 heures du soir. Or nous voyons toute l'Eglise primitive réunie à la 3^{me} heure le jour de la Pentecôte (Act. II, 15), Pierre monter sur le toit d'une des maisons de Joppé *vers la 6^{me} heure pour prier* (Act. X, 9), Pierre et Jean, *à l'heure de la prière*, c'est-à-dire *la 9^{me} heure* (Act. III, 1), monter au Temple, où ils guérissent l'impotent de la Belle Porte. Si Pierre observait ainsi les heures de prière usitées chez ses compatriotes, combien plus ne devait-il pas être fidèle au sabbat ?

Paul lui-même l'observait et en profitait largement dans ses courses missionnaires pour l'évangélisation des Juifs (Act. XIII, 14-44 ; XVI, 13 ; XVII, 2 ; XVIII, 4). — Lorsqu'il se rendit à Jérusalem immédiatement avant la captivité de Césarée et qu'il eut raconté chez Jacques, en présence de tous les anciens de l'Eglise, ce que Dieu avait fait par son moyen au milieu des

¹ *Siècle apost.* ² II, p. 244.

païens, on lui dit : « Tu vois, frère, combien de milliers de Juifs ont cru, et tous sont zélés pour la loi » (Act. XXI, 17-20). — Enfin, dans son épître aux Romains (XIV, 5, 6), l'apôtre dit en ayant en vue les chrétiens d'origine juive et ceux d'origine païenne : « *Tel fait une distinction entre les jours ; tel autre les estime tous égaux. Que chacun ait en son esprit une pleine conviction. Celui qui distingue entre les jours agit ainsi pour le Seigneur.* » Distinguer ainsi les jours, c'était avant tout observer le sabbat.

SECOND ARTICLE

Les premières Eglises d'origine païenne et saint Paul.

L'heure de l'évangélisation des païens avait sonné, mais ce ne fut que peu à peu et sous la haute direction du Saint-Esprit que l'Eglise primitive entreprit cette évangélisation. Pierre fut conduit malgré lui à se rendre chez le centenier Corneille pour lui annoncer l'Evangile, puis à baptiser les incirconcis sur lesquels le Saint-Esprit venait d'être manifestement répandu (Act. X). La première persécution chassa les fidèles jusque dans la grande cité païenne d'Antioche et ils y fondèrent une nombreuse communauté, où ils reçurent pour la première fois le nom de *chrétiens* (Act. XI, 19-26). Dans cette ville, devenue le premier centre des ethnico-chrétiens, Barnabas et Saul furent mis à part pour un premier grand voyage missionnaire en pays païen et, au début même de ce voyage, Saul devenait déjà Paul, l'apôtre par excellence des Gentils (Act. XIII, 1-12), vocation spéciale pour laquelle il avait été appelé à devenir apôtre¹. Il devint tel, non seulement par ses voyages missionnaires, mais encore par ce qu'il nommait lui-même son Evangile², c'est-à-dire la conception du christianisme à lui révélée : l'Eglise y était affranchie des langes de l'Ancienne Alliance, et l'idée chrétienne brillait dans toute sa pureté, sa spiritualité, son universalité.

¹ Act. 9 : 15 ; 22 : 15 ; 26 : 16-18. — ² Rom. 2 : 16 ; 16 : 25 ; 2 Tim. 2 : 8, etc.. Cp. 2 Cor. 11 : 7 ; Gal. 2 : 2, 7 ; Eph. 3 : 1-12, etc.

Lors de la grande discussion qui, aussitôt après le premier voyage missionnaire de Paul, eut lieu à Jérusalem au sujet des Judéo-chrétiens qui prétendaient *qu'il fallait circonscire les païens et exiger l'observation de la loi de Moïse*, l'assemblée entière adopta la proposition de Jacques qui, n'interdisant aux ethnico-chrétiens que l'abstention des viandes sacrifiées aux idoles, du sang des animaux étouffés et de l'impudicité, les laissait complètement libres au sujet du sabbat mosaïque (Act. XV, 1-33).

Mais, bien que Paul, en tant que Juif de naissance, observât lui-même le sabbat, il est deux passages de ses épîtres qui sont très explicites et même très énergiques sur l'abrogation du sabbat mosaïque par l'Évangile pour les chrétiens d'origine païenne. *Comment retournez-vous*, écrit-il aux Galates (IV, 9-11)¹, *à ces faibles et pauvres rudiments ? Vous observez religieusement jours et mois et époques solennelles et années*² ! *Je crains bien d'avoir inutilement travaillé pour vous*. Et aux Colossiens (II, 16, 17)³ : *Que personne donc ne vous juge au sujet du manger ou du boire ou en matière de fête ou de nou-*

¹ Meyer, Godet, les *Bibelw.* de Bunsen et de Lange font dater cette épître du long séjour de Paul à Ephèse; Godet, de son commencement (*Ep. aux Rom.* I, p. 61.); le *Bibelw.* de Lange, de l'an 55 ou 56. — Le séjour de Paul à Ephèse eut lieu, d'après Wieseler et Godet, de 54 à 57; d'après Meyer, Ewald, de 55 à 58.

² *Ἡμέρας παρατηρεῖσθε καὶ μῆνας καὶ καιροὺς καὶ ἐνιαυτοὺς*. Second : vous observez les jours, les mois, les temps et les années. *Παρατηρεῖσθαι* ne signifie pas simplement observer, mais observer religieusement. Grimm dit à propos de ce v. : *med. (mihi, i. e. salutis meae causâ)*. Bunsen traduit : *Ihr haltet sorgfältig*. Olshausen : « Ce qui est ici blâmé, ce n'est pas la fête en elle-même., mais la superstition qui s'y mêlait, l'opinion qu'il y avait là une nécessité pour le salut. » — Oltramare traduit *καιροὺς* par les saisons; Bunsen, par *Festzeiten*. Paul devait avoir ici en vue les grandes fêtes annuelles, telles que Pâque et les Tabernacles. Il y a donc une certaine progression : les jours correspondent aux sabbats, les mois aux néoménies, les époques solennelles aux grandes fêtes annuelles, les années tout d'abord à l'année sabbatique.

³ D'après Bleek, Godet, l'épître aurait été écrite de Rome; d'après Meyer, de Césarée.

velle lune ou de sabbat¹ ; c'était l'ombre des choses à venir, mais le corps est en Christ.

D'autre part, à côté de ces déclarations catégoriques, nous voyons poindre, d'après 1 Cor. XVI, 2 et Act. XX, 7, dans les églises d'origine païenne fondées par l'apôtre, la distinction d'un jour hebdomadaire autre que le sabbat, comme particulièrement saillant au point de vue religieux.

Pendant son séjour à Ephèse, Paul écrivit sa première épître aux Corinthiens ; or que dit-il XVI, 1 ? « Pour ce qui concerne la collecte en faveur des saints, *agissez, vous aussi, comme je l'ai ordonné aux Eglises de la Galatie.* 2) *Que chacun de vous, le 1^{er} jour de la semaine, mette à part ce qu'il aura le bonheur de pouvoir amasser.* 3) Et quand je serai venu, j'enverrai avec des lettres, pour porter vos libéralités à Jérusalem, les personnes que vous aurez approuvées ; 4). et, si la somme mérite que j'y aille aussi moi-même², elles feront le voyage avec moi. » Pour bien apprécier la donnée ici renfermée, entrons dans quelques détails sur la vaste et importante collecte organisée par l'apôtre pour venir en aide aux chrétiens pauvres de Jérusalem.

Déjà dans Act. XI, 29, 30, Paul, encore désigné comme Saul et sous la direction de Barnabas, s'occupe de secourir ces chrétiens à la suite d'une famine qui, dans la quatrième année du règne de Claude, se fit surtout sentir à Jérusalem et dans quelques pays voisins³. Plus tard, d'après Gal. II, 10, lors de la

¹ *Μή οὖν τις ἡμᾶς κρινέτω ἐν βρώσει ἢ ἐν μέρει ἑορτῆς ἢ νομηνίας ἢ σαββάτων.* Second : ... ou au sujet d'une fête, d'une nouvelle lune ou des sabbats. Nous avons traduit *σαββάτων* par le singulier, comme le font Rilliet, Oltramare, Meyer, etc.. *Σάββατα* = *σάββατον*. Voir Mat. 12 : 1 ; Luc 4 : 16 ; Act. 13 : 14 ; 16 : 13, etc.. Ici il n'est pas question d'années, et la progression est l'inverse de celle qui a été signalée dans la note précédente : d'abord les grandes fêtes annuelles, puis les néoménies, puis les sabbats. Le mot *ἑορτῆς* correspond au mot *καιρούς* de Gal. 4 : 10.

² *Ἐὰν δέ ᾤ ἀξιον τοῦ κάμει πορεύεσθαι.* Second : s'il convient que.. Nous avons traduit *ἀξιον* comme Oltramare, Grimm dans son *Lexicon*, etc..

³ D'après Winer, Meyer, Bunsen, cette famine eut lieu en 44 ; d'après Wieseler, en 45 ; d'après Ewald, 45 ou 46. Godet place en 44 le voyage de Barnabas et Saul en Judée lors de la mort d'Hérode-Agrippa (Act. 12).

Conférence apostolique de Jérusalem entre Jacques, Pierre et Jean, d'une part, et, de l'autre, Paul et Barnabas, conférence racontée à la fois dans l'épître aux Galates et dans Act. XV, les premiers recommandèrent fraternellement aux deux apôtres des Gentils de « se souvenir des pauvres, » c'est-à-dire des chrétiens indigents de Jérusalem, et Paul ajoute : « ce que j'ai bien eu soin de faire ¹. »

Ici se place 1 Cor. XVI, 1-4, la plus ancienne donnée sur la vaste collecte entreprise par l'apôtre. Il venait de remporter de grands succès à Ephèse lorsqu'il conçut les plans les plus hardis pour ses travaux futurs, ainsi que l'indique Act. XIX, 21. « Déjà il portait ses regards vers Rome et l'Occident, dit Godet ². L'Orient était évangélisé ; le flambeau de l'Evangile était allumé au moins dans toutes les grandes métropoles de l'Asie et de la Grèce, Antioche, Ephèse, Corinthe. A ces églises la tâche de répandre à l'avenir la lumière dans les contrées qui les environnaient et de continuer l'œuvre apostolique. L'Egypte et Alexandrie avaient probablement été visitées, peut-être par Barnabas et Marc à la suite de leur voyage en Chypre. L'Occident restait. C'était le champ qui s'ouvrait en ce moment aux regards et aux pensées de l'apôtre. Mais déjà l'Evangile l'a précédé à Rome. Il l'apprend... Qu'importe ? Rome devient pour lui un simple point de passage. Et son but, reculant avec la marche rapide de l'Evangile, sera maintenant l'Espagne (Rom. XV, 24)... Un devoir cependant le retenait encore en Orient. Il voulait visiter une dernière fois Jérusalem, non seulement pour prendre congé de la métropole de la chrétienté, mais plus particulièrement pour lui offrir, à la tête d'une nombreuse députation de chrétiens païens, l'hommage de toute la gentilité, dans une riche offrande collectée par toutes les églises, pendant ces dernières années, en faveur des chrétiens de Jérusalem. Quoi de plus propre à cimenter le lien d'amour qu'il

¹ Voir les Comment. de Meyer et les notes du *Bibelw.* de Bunsen. La Conférence apostolique de Jérusalem est mise par Wieseler en 50 environ ; par Winer, en 50 ou 51 ; par Ideler, Ewald, Meyer, Bunsen, en 52 ; par Godet, au commencement de 52 ou vers la fin de 51.

² *Ep. aux Rom.* I, p. 66. Cp. Neander, *Apost. Zeitalter* ⁴ I, p. 430..

s'était efforcé de former et d'entretenir entre les deux grandes portions de la chrétienté ! »

Que voyons-nous en fait déjà dans 1 Cor. XVI, 1-4 au point de vue général de la collecte ? L'apôtre en parle comme d'une chose déjà connue. Il veut faire à Corinthe ce qu'il a déjà fait en Galatie, probablement dans le voyage dont parle Act. XVI, 6. Chaque chrétien devra désormais, le 1^{er} jour de la semaine, mettre de côté pour la collecte ce qu'il pourra prélever sur son gain. L'apôtre, de retour à Corinthe, recueillera ainsi facilement toutes les sommes préparées. Il fera ensuite porter la somme totale à Jérusalem par des personnes approuvées des Corinthiens et recommandées par les lettres de l'apôtre. Mais si elle mérite qu'il fasse lui-même le voyage, il accompagnera les délégués.

Vient ensuite 2 Cor. VIII, IX. Paul n'était plus à Ephèse où il avait écrit la première épître, mais en Macédoine, d'où il devait se rendre à Corinthe¹. Les Eglises de Macédoine, stimulées par le récit de Paul sur l'empressement témoigné par les chrétiens de Corinthe pour la collecte, avaient beaucoup donné selon leurs moyens. Mais le zèle des Corinthiens s'était ralenti. L'apôtre sent le besoin de le réveiller. Avant de se rendre chez eux, il leur a envoyé Tite afin d'y continuer l'œuvre de bienfaisance qu'il avait commencée. Tite, qui représentait l'apôtre, était même accompagné de deux autres frères, délégués des Eglises, mais non de celles de la Macédoine.

Rom. XV, 25-33, écrit de Corinthe², nous montre l'apôtre

¹ Act. 20: 1-3; 2 Cor. 2: 12, 13; 7: 5; 9: 2. « En général, dit Godet (*1^{re} Ep. aux Cor.* I, p. 24), je pense avec Ewald que l'intervalle entre la 1^{re} et la 2^{de} aux Cor. doit avoir été beaucoup plus considérable et plus rempli qu'on ne l'admet généralement. Bleek a prouvé.. que plusieurs passages de la 2^{de} Ep. supposent non seulement un 2^d séjour de Paul à Corinthe, mais même une épître aujourd'hui perdue qui doit se placer entre notre 1^{re} et notre 2^{de} aux Cor.. » Ailleurs (*Ep. aux Rom.* I, p. 101), Godet dit que Paul a écrit la 1^{re} aux Cor. à la Pentecôte de 57 et un an et demi plus tard la 2^{de} (été 58). D'après le *Bibelw.* de Bunsen, la 1^{re} a été écrite en avril 58, et la 2^{de}, en automne.

² Selon Winer, Oltramare, l'Ep. aux Rom. a été écrite en 58; selon le *Handw.*, dans l'hiver 58-59; selon le *Bibelw.* de Bunsen, Meyer, Lange, Godet, en 59.

près de partir pour Jérusalem, afin d'y porter les abondantes largesses *de la Macédoine et de l'Achaïe*. « Il est étonnant, dit Godet, que Paul ne parle que des Eglises de la Grèce, car Act. XX, 4 et 1 Cor. XVI, 1 mettent hors de doute la participation des Eglises d'Asie et de Galatie. »

Act. XX, 4 est fort intéressant. Après être demeuré trois mois en Grèce, probablement à Corinthe, Paul partit pour Jérusalem, en passant par la Macédoine. Il devait être accompagné, tout au moins *jusqu'en Asie*, c'est-à-dire jusqu'à la province d'Ephèse, par 7 chrétiens, plus ou moins connus et appartenant à différentes Eglises : Sopater, de Bérée ; Aristarque et Second, de Thessalonique, donc tous trois des Eglises de Macédoine ; Gaïus de Derbe, Timothée, qui était probablement de Lystre, par conséquent deux Lycaoniens (Act. XIV, 6) ; enfin Tychique et Trophime, qui étaient d'*Asie*, c'est-à-dire d'Ephèse ou de ses environs¹. Ces chrétiens ne partirent pas cependant de Philppes avec l'apôtre, mais quelques jours avant lui : ils devaient l'attendre à Troas, probablement pour préparer le voyage maritime. Chrétiens d'origine païenne, ils n'avaient pas d'ailleurs le même intérêt que Paul à rester à Philppes pour les jours des Azymes. Après ces jours, Paul partit lui-même, avec Luc qu'il avait trouvé à Philppes (Act. XX, 6. Cp. XVI, 13, 19, 40). Les deux missionnaires, arrivés à Troas, y restèrent pendant 7 jours (v. 6), au bout desquels Luc et les 7 autres s'embarquèrent pour Assos, petite ville maritime au sud et à une petite distance. Paul désirait y aller à pied, probablement, comme le conjecture Olshausen, en compagnie des chrétiens de Troas.

Selon Schneckenburger, Baumgarten, Godet, les 7 chrétiens susmentionnés étaient précisément des délégués des Eglises chargés avec l'apôtre de remettre aux chrétiens de Jérusalem l'argent de la collecte, et cette opinion paraît fondée. Nous retrouvons plus tard, avec Paul et Luc, Trophime à Jérusalem (Act. XXI, 29) et Aristarque lors du départ pour Rome (Act. XXVII, 2).

¹ Act. 16 : 1, 2. Voir Meyer. — Trophime est dit positivement d'Ephèse Act. 21 : 29. Quant à Tychique, on le voit deux fois envoyé par Paul à Ephèse : Eph. 6 : 21 (cp. Col. 4 : 7) ; 2 Tim. 4 : 12.

Revenons maintenant sur 1 Cor. XVI, 1, 2. L'apôtre avait donc recommandé à l'Eglise de Corinthe, comme il l'avait déjà fait pour celles de la Galatie, que chaque chrétien, le 1^{er} jour de la semaine, mit à part ce qu'il pourrait destiner à la collecte. Mais pourquoi ce jour plutôt qu'un autre? La réponse ne saurait être douteuse d'après ce que nous avons déjà vu et surtout ce que nous verrons toujours plus. Si ce jour était ainsi choisi, c'est parce que dans ces Eglises on avait déjà coutume de le distinguer en souvenir de la résurrection du Seigneur¹. On comprend qu'il y fut ainsi devenu le jour hebdomadaire le plus saillant, en particulier le plus propre à ouvrir le cœur aux pensées de foi et de charité.

Act. XX, 7 n'est pas moins significatif. Paul et Luc, après avoir rejoint leurs compagnons à Troas, y demeurèrent 7 jours (v. 6), dont le dernier était justement un 1^{er} jour de semaine. Or en ce jour nous voyons les disciples de la communauté assemblés le soir dans une chambre haute pour *rompre le pain*. Paul leur fait un premier discours qui dure jusqu'à minuit, il ressuscite ensuite le jeune Eutyche qui était mort en tombant d'une fenêtre sur laquelle il s'était endormi. Puis la communauté célèbre l'agape², et Paul reprend la parole pour exhorter jusqu'au point du jour. Ce qui montre bien que la réunion religieuse n'était pas tout extraordinaire, uniquement motivée par le prochain départ de Paul, c'est que l'historien sacré, après avoir dit que l'apôtre s'arrêta 7 jours à Troas, ne manque pas d'indiquer que le 7^{me} était un 1^{er} jour de semaine. Voici ce qui semble résulter de Act. XX, 7-12 rapproché de certains passages de la lettre de Plinie à Trajan et de la 1^{re} *Apologie* de Justin Martyr, dont nous aurons plus tard à nous occuper : 1^o le soir et la nuit de ce 1^{er} jour de semaine étaient le soir et la nuit du dimanche au lundi, non du samedi au dimanche; 2^o au matin de ce jour, il y avait eu probablement une première

¹ De même, ainsi que pour Act. 20 : 7, Neander, *Apost. Zeitalter*¹ I, p. 272.; Meyer, à 1 Cor. 15 : 2, Act. 20 : 7; Kling, *die Korinther-Briefe*; Godet, *Confér. de Genève* I, p. 45.; Riehm, *Handw.*, p. 1313; d'Orelli, *Bibl. Handw.* p. 782, etc..

² Vers. 11 : *ayant rompu le pain et mangé*.

assemblée religieuse, dont Luc ne parle pas, et le soir, devait avoir lieu la Cène, qui en fait ne put avoir lieu qu'après minuit ; 3^o le 1^{er} jour hebdomadaire était déjà pour les chrétiens d'origine païenne le jour par excellence de la cène ; 4^o Paul et ses compagnons partirent dans la matinée du lundi ; 5^o le dimanche était ainsi déjà considéré chez les ethnico-chrétiens comme partant, non du samedi soir, selon l'usage juif, mais du milieu de la nuit du samedi au dimanche, selon l'usage romain, recommandé aux chrétiens par la résurrection de Christ à l'aube du jour¹.

Il est regrettable que, comme le remarque Riehm², Luther, dans les deux derniers passages sur lesquels nous venons d'insister, ainsi que dans Mat. XXVIII, 1 ; Marc XVI, 2 ; Luc XXIV, 1 ; Jean XX, 1, 19, ait traduit : le ou un sabbat, là où le texte grec porte : le 1^{er} jour de la semaine, c'est-à-dire incontestablement notre dimanche. La fondation du dimanche par le Seigneur et ses apôtres a dû être ainsi singulièrement voilée pour le grand Réformateur, et cette simple erreur de traduction explique en partie le caractère si négatif de l'ancien point de vue luthérien sur la divine institution.

TROISIÈME ARTICLE

La destruction de Jérusalem et saint Jean.

La destruction de Jérusalem dut exercer à plusieurs égards une influence marquée sur le développement de l'institution du dimanche³.

A envisager l'Eglise en général, cet événement si considérable du premier siècle confirma de la manière la plus éclatante la doctrine paulinienne sur l'abrogation, par la Nouvelle Alliance, de la loi mosaïque et en particulier de son sabbat. Il élargit singulièrement l'horizon eschatologique et ne permit abso-

¹ Voir Rauschenbusch, *Der Unprung des Sonntags*, p. 28-34.

² Voir l'*Appendice*.

³ Voir de Pressensé, *Le siècle apost.* II, 1889, p. 357-372.— *Real-Encykl.*¹, art. Ebjoniten, par Uhlhorn.

lument plus d'identifier le châtement de la criminelle cité et les catastrophes finales qui sont encore réservées pour l'humanité et dont ce châtement ne devait être qu'un type prophétique. D'autre part, en voyant disparaître le culte cérémonial de l'Ancienne Alliance, l'Eglise devait être toujours plus portée à se considérer comme étant désormais le véritable Israël, l'Israël spirituel, et à développer ses propres institutions, en particulier celle du dimanche. Il était même à craindre qu'elle ne fût tentée de retourner en arrière à son profit et de rétablir dans son propre sein une imitation de la loi mosaïque. On sait que cet écueil fut loin d'être évité et que cette dangereuse tendance se manifeste déjà dans l'épître de Clément Romain (c. 41).

L'Eglise judéo-chrétienne dut être bouleversée par la catastrophe, d'autant plus qu'un nouveau sanhédrin surgit à Jabné (ou Jamnia) et qu'il prit à l'égard des chrétiens l'attitude la plus hostile. Le rabbin Tarphon alla jusqu'à déclarer qu'on trouverait le salut dans les temples des idoles plutôt que dans les assemblées chrétiennes. Il fut interdit aux Juifs de manger avec les chrétiens, et une formule d'excommunication fut même introduite contre eux dans les prières liturgiques. — Au commencement du second siècle, une Eglise non judaïsante fleurit à Aelia-Capitolina et un grand nombre de chrétiens d'origine juive en firent partie. Plus tard, les chrétiens de Palestine furent massacrés en grand nombre par le faux messie Bar-Kokeba dans la violente persécution qu'il souleva contre eux. — Après la ruine de Jérusalem, les chrétiens judaïsants semblent s'être partagés en trois groupes distincts. Les uns, imbus des principes modérés de l'apôtre Jacques et sous la direction de son cousin, Simon, semblent s'être toujours plus rapprochés des ethnico-chrétiens et avoir fini par se fondre avec eux. D'autres formèrent une secte *nazarienne* qui apparaît au second siècle distincte des Ebionites et dont Justin Martyr parle avec indulgence : tout en conservant un attachement excessif aux formes du judaïsme, ils ne se faisaient remarquer par aucune grande erreur doctrinale et célébraient le dimanche à côté du sabbat¹.

¹ *Dial. av. Tryphon*, c. 47. — Eusèbe, *Hist. ecclés.* III, 27 (al. 24). Zahn, *Gesch. des Sonntags*, p. 68, note 38.

D'autres enfin s'étaient exaltés au plus haut degré dans leurs idées judaïques et devaient toujours plus s'éloigner de la doctrine apostolique pour se combiner avec les sectes juives, surtout l'essénisme, et se constituer en hérésie déclarée. Telles furent probablement les origines de l'ébionitisme.

En fait¹, à l'époque, qui peut être dite de saint Jean, parce qu'il était alors la plus grande personnalité apostolique qui eût survécu, la célébration du dimanche apparaît sous un nouvel aspect et plus accentuée que précédemment. Jean le désigne déjà par son nom propre et c'est à ce jour qu'il rattache expressément la magnifique révélation prophétique consignée dans l'Apocalypse² : « Moi, Jean, votre frère et qui ai part avec

¹ De Pressensé, *Siècle apost.* II, 1889, p. 307., 431. Steitz, die Tradition von der Wirksamkeit des Ap. Johannes in Ephesus : *Th. Stud. u. Krit.* 1868.

² Les trois principales dates entre lesquelles on peut hésiter pour l'époque de la composition du livre, « sont comprises dans les limites de la vie de l'apôtre Jean. Ce sont le temps du court règne de Galba, en 68, ou bien le temps du règne de Vespasien, 69-79, ou enfin l'époque du règne de Domitien, de 81 à 96 » (Godet, *Etudes bibliques* ⁴, 1889, p. 328). Pour nous, de même que Godet (*Ibid.*, p. 328-336), Hoffmann (*Weissag. u. Erfüll.*, 1844), Hengstenberg (*Die Offenbarung des h. Joh.*, 1849-51), Ebrard (*Real-Encykl.* ¹ X, p. 576), Lange (*Bibelw.*, p. 46-48), Zahn (*Ignatius von Ant.*, 1873, p. 329-332), nous maintenons l'époque de Domitien. Cette date a été très clairement indiquée par Irénée, disciple de Polycarpe, qui l'était lui-même de Jean (*Adv. haeres.* V, 30, 3; Charteris, *Canonicity*, Edinburgh, 1880, p. 341), et elle est confirmée, entre autres, par les données de l'Apocalypse sur l'état spirituel des 7 églises de l'Asie Mineure, à chacune desquelles Jean écrit une lettre spéciale. « Il est remarquable, dit Godet (p. 336), que dans toutes les récentes hypothèses sur la composition de l'Apocalypse, le remaniement final doit avoir eu lieu sous Domitien ou plus ou moins longtemps après lui; ce qui donne jusqu'à un certain point gain de cause à la tradition d'Irénée. » Voir pour l'hypothèse de Vischer, *Revue de th. et de ph.* 1887, p. 188, *Revue théol.* 1888, p. 159, — pour celles de Sabatier et de Schoen, *Rev. de th. et de ph.* 1887, p. 586., Schoen, *L'origine de l'Apocal.*, Paris 1887, p. 142, — pour celle de Bruston, *Rev. de th. et de ph.* 1888, p. 262-275. — Dans la *Rev. théol.* de 1888, p. 159, Schoen signale une discussion approfondie qui a paru dans la même *Revue* (1883, p. 443-459), comme ayant démontré d'une manière irréfutable que les deux premiers chap. de l'Apocal. sont postérieurs à l'an 70 et qu'ils indiquent une date au moins aussi avancée que la tra-

vous à la tribulation et au royaume et à la persévérance de Jésus, est-il écrit I, 9, j'étais dans l'île appelée Patmos, à cause de la parole de Dieu et du témoignage. 10) *Je fus ravi en esprit le jour du Seigneur*¹, et j'entendis derrière moi une voix forte, comme le son d'une trompette, 11) qui disait : Ce que tu vois, écris-le dans un livre et envoie-le aux 7 Eglises. »

C'est la seule fois que se trouve dans le Nouveau Testament l'expression *ἡ κυριακὴ ἡμέρα*, proprement : le jour seigneurial ou dominical, et elle est évidemment employée comme bien connue.

L'adjectif *κυριακός* ne se retrouve lui-même qu'une seule fois dans le Nouveau Testament : 1 Cor. XI, 20, dans une épître de Paul bien antérieure à l'Apocalypse et il y apparaît comme se rapportant manifestement au Seigneur Jésus. « Lors donc que vous vous réunissez, ce n'est pas prendre le repas *dominical*². Car quand on se met à table, chacun commence par prendre son repas et l'un a faim, tandis que l'autre est ivre. » Ce repas ne saurait être autre que celui qui de toute manière mérite d'être appelé le repas du Seigneur Jésus et où tout doit se rattacher à lui. Dans les versets 23-29 du même chapitre, tous relatifs à la cène, se trouvent, non sans intention, 5 fois le nom de Seigneur (*ὁ Κύριος*) se rapportant incontestablement à Jésus, 1 fois l'expression complète de Seigneur Jésus, et dans la traduction française, 7 pronoms se rapportant non moins sûrement à lui, tandis qu'il n'est aucunement parlé de Dieu le Père.

dition. » Dans sa nouvelle édition du *Siècle apost.* (II, p. 346), de Pressensé concède à Wabnitz que « l'état troublé » des Eglises, tel qu'il apparaît au début de l'Apoc., « se conçoit mieux à la fin du siècle apostolique. » Mais comme d'ailleurs il place la date du livre en 69, il dit qu'on « pourrait admettre que l'auteur a ajouté quelques traits à son 1^{er} écrit, dont il aurait laissé subsister la substance. » Il y aurait donc eu comme une 2^{de} édition remaniée par l'auteur, ce qui paraît peu vraisemblable. — A l'égard des nouvelles hypothèses sur l'Apocal. il est piquant de constater que Bengel dit déjà à propos de 1:9 : *Neque enim partem unam sub Claudio, aliam sub Domitiano aut Nervâ scriptam dixeris, una quippe est apocalypsis, una prophetia, unus liber.*

¹ *Ἐγενόμην ἐν πνεύματι ἐν τῇ κυριακῇ ἡμέρᾳ.*

² *Ὁὐκ ἔστιν κυριακὸν δεῖπνον φαγεῖν.* Second : ce n'est pas manger le repas du Seigneur.

1 Cor. XI, 20 rend déjà très probable qu'il faut interpréter le κυριακή de Apoc. I, 10 en le rapportant également au Seigneur Jésus. Très probable, disons-nous, non : certain, car le mot Κύριος, d'où vient κυριακός, peut en lui-même désigner le Père du Seigneur Jésus presque aussi bien que celui-ci. Il est vrai que dans le Nouveau Testament le mot Κύριος semble appliqué spécialement à Jésus depuis sa glorification, comme cela ressort particulièrement de Act. II, 36 ; X, 36 ; Rom. XIV, 8, 9 ; 1 Cor. VII, 22, 23 ; VIII, 6 ; Phil. II, 9, 11. On a même pu soutenir, mais non sans exagération¹, que tous les passages où Paul parle du Κύριος sans citer l'Ancien Testament, se rapportent à Jésus et non à Dieu le Père. Dans l'Apocalypse, c'est bien à Jésus que se rattache le mot Κύριος XI, 8 ; XIV, 13 ; XVII, 14 ; XIX, 16 ; XXII, 20, 21, et dans le 3^{me} et le 4^{me} de ces versets Jésus est même appelé Seigneur des seigneurs (Κύριος κυρίων). Toutefois il est certain que le mot Κύριος désigne assez souvent dans le Nouveau Testament Dieu le Père et que tel est le cas, dans l'Apocalypse même, I, 8 ; IV, 8, 11 ; XI, 4, 15, 17 ; XV, 3, 4 ; XVIII, 8 ; XIX, 6 ; XXI, 22 ; XXII, 5, 6, bien que là encore on puisse remarquer que le mot n'est jamais employé seul, sans qualificatif, excepté IV, 11, dans une apostrophe adressée directement à Dieu.

Ces considérations tendent en définitive à rendre toujours plus probable la relation de ἡ κυριακή ἡμέρα de Apoc. I, 10 au Seigneur Jésus, mais elles ne la rendent pas encore certaine. Ce qui seul la rend telle pour nous et pour la grande majorité de ceux qui se sont occupés de la question², c'est le rapport de Apoc. I, 10 avec l'ensemble des données du Nouveau Testament sur le dimanche et aussi avec maintes déclarations ecclésiastiques du 2^d siècle. Les données du Nouveau Testament, nous les avons déjà passées en revue, en examinant, dans les Evangiles, ce que le Seigneur a fait après sa résurrection pour en solenniser l'anniversaire hebdomadaire, puis, dans les Actes et les Epîtres, 1 Cor. XVI, 2 ; Act. XX, 7. Quant aux déclarations

¹ Voir Grimm, *Lexicon*, et aussi Cremer, *Bibl.-theol. Wörterb.*, art. κύριος.

² Nous indiquerons seulement l'art. κυριακός dans les deux dictionnaires signalés dans la note précédente.

du 2^d siècle, nous y arriverons bientôt, comme à une contre-épreuve. Mais nous ne voulons pas tarder à donner sommairement quelques indications relatives à la langue ecclésiastique du 2^d siècle et au delà ; elles ont manifestement de l'importance et plusieurs d'entre elles seront plus tard amplement confirmées.

La cène était souvent appelée dans les églises latines *dominicum*. Ainsi, dans les *Acta Saturnini, Dativi*, etc., qui datent du temps de Dioclétien, il est dit, par exemple : *Dominicum cum fratribus celebravi* ou : *Intermitti dominicum non potest*. On y trouve aussi *dominica sacramenta*¹. Tertullien appelle la cène *convivium dominicum*, et il dit ailleurs : *Quomodo dominica solemnia celebrabimus*² ? D'après Zahn, *dominicum* ne signifie jamais le dimanche, qui était dit *dies dominica* ou simplement *dominica*. — Κυριακόν, qui, comme substantif, signifie ordinairement dans la langue ecclésiastique temple, c'est-à-dire maison du Seigneur, comme le rappellent encore les mots *Kirche* et *Kirk*, désigne aussi quelquefois la cène, tandis que Κυριακή est le nom propre du dimanche³. L'ouvrage de Papias, disciple de l'apôtre Jean, Λογίων κυριακῶν ἐξηγήσεις, devait se rapporter à l'histoire du Seigneur Jésus, à ses actes et à ses paroles, même à des écrits sur cette histoire, même à nos Evangiles⁴. En tout cas, Papias parle expressément des Evangiles de Matthieu et de Marc (Eus. *Hist. eccl.* III, 40). — Dans un passage de Denys de Corinthe, conservé par Eusèbe (*Ibid.* IV, 23; *al.* 22), les Saintes Ecritures du Nouveau Testament sont désignées comme κυριακαί γραφαί, et Zahn et Riggenbach ne manquent pas de rapprocher cette expression du titre de l'ouvrage de Papias, en disant qu'il a puisé les κυριακά λόγια précisément dans les κυριακαί γραφαί, dont parle Denys de Corinthe⁵. — Clé-

¹ Zahn, *Gesch. d. Sonntags*, p. 75.

² *Ad uxorem*, II, 4. *De fugâ* 14.

³ Voir Suicerus, art. Κυριακόν et Κυριακή.

⁴ Eusèbe, *Hist. eccl.* III, 40 (*al.* 36). — Voir Bleek, *Einleit. in das N. T.*, p. 94; Charteris, p. 41, etc. — Zahn, *Th. Stud. u. Krit.* 1886, p. 670., 690.. Riggenbach, *Jahrb. f. deut. Theol.* 1868, p. 321, 322.

⁵ « En un mot, dit Zahn (p. 670), Papias puise les λόγια κυριακά dans les γραφαί κυριακαί, expression par laquelle Denys de Corinthe, environ 30 ans après la composition de l'œuvre de Papias, désigne les écrits du

ment d'Alexandrie parle aussi de αἱ κυριακαὶ γραφαί comme se rapportant à nos Evangiles¹. — Tous ces sens ecclésiastiques attribués à *dominicum*, *dominica*, κυριακόν, κυριακή, λόγια κυριακά, κυριακαὶ γραφαί, où il s'agit toujours du Seigneur Jésus (sauf peut-être pour κυριακόν signifiant temple), ne confirment-ils pas le sens analogue donné à κυρισκὴ ἡμερα dans Apoc. I, 10 ?

On pourrait s'étonner, il est vrai, que dans ce verset il n'y ait pas proprement : en un jour de dimanche (ἐν κυριακῇ ἡμέρᾳ), au lieu de : le jour du dimanche (ἐν τῇ κυριακῇ ἡμέρᾳ). Mais, en fait, d'après l'édition de Tischendorf, dans presque tous les passages du Nouveau Testament où il est nommément question du 1^{er} jour de la semaine, l'article se trouve également, à savoir Marc XVI, 2 ; Luc XXIV, 1 ; Jean XX, 1, 19 ; Act. XX, 7. Mat. XXVIII, 1 (εἰς μίαν σαββάτων) fait seul réellement exception, car dans 1 Cor. XVI, 2 (κατὰ μίαν σαββάτων), Paul voulait dire que l'offrande devait se faire chaque 1^{er} jour de semaine. Or dans Apoc. I, 10, c'est tout autre chose : Jean voulait faire ressortir, non pas proprement qu'il avait eu sa vision un jour de dimanche, mais (comme nous dirions nous-mêmes) le jour du diman-

Nouveau Testament et avant tout, cela va de soi, ceux qui se rapportent immédiatement au Κύριος, à savoir les Evangiles. » — « Il est incontesté, dit Riggenbach (p. 321), que λόγιον signifie d'abord une parole de Dieu, une parole prophétique. Mais il est tout aussi incontestable que le pluriel λόγια est appliqué à l'Ecriture de l'Anc. Test., comme désignant celle-ci par son contenu principal, en tant qu'elle est une collection de paroles de Dieu, qu'elle renferme les révélations de Dieu. Tel est le sens du mot dans Rom. 3 : 2. L'expression de τὰ λόγια est donc employée comme synonyme de γραφή ou de ἱερὰ γράμματα, et pas seulement tard, mais, par exemple, dans Josèphe (B. J. 6, 5, 4) et dans Clément Romain (1 Cor. 53, cp. avec 19). Quant au Nouveau, Denys de Corinthe, pas longtemps après Papias, applique aux Evangiles l'expression de κυριακαὶ γραφαί... Les écrits du Nouveau Testament portent donc ici le nom de κυριακαὶ γραφαί, à côté des γραφαί de l'Ancien. Si celles-ci s'appellent aussi τὰ λόγια (τοῦ Θεοῦ), cette dénomination correspond pour les Evangiles à celle de λογια κυριακά. Hilgenfeld est aussi d'accord là-dessus et il donne de nouvelles preuves du fait dans sa *Revue* (1867, p. 183). » — « Le mot λόγια, dit Charteris (p. 57, note 2), semble avoir été de bonne heure un équivalent de « S. Ecritures, » que le contenu en fût des paroles ou des récits. (Voir Rom. 3 : 2 ; Hébr. 5 : 12 ; 2 Clém. 13). »

¹ *Strom.* VII, p. 890. De même Grimm, art. κυριακός.

che, ce jour-là de la semaine et non tel autre, ce jour toujours grand pour les chrétiens, comme mémorial de la résurrection du Seigneur. Et, en définitive, on peut se demander si une intention du même genre n'aurait pas présidé à la rédaction tout d'abord de Act. XX, 7, mais aussi de Marc XVI, 2 ; Luc XXIV, 1 ; Jean XX, 1, 19. « L'emploi ou l'omission de l'article, dans certains cas, dit Winer (*Grammatik des neutest. Sprachidioms*¹, p. 102), provient ainsi de la manière dont on se représente la chose, mais n'a point d'influence sur la pensée matérielle. Aussi a-t-on à distinguer dans l'emploi de l'article une nécessité objective et une subjective. » Dans les 4 passages qui viennent d'être indiqués, comme aussi dans Apoc. I, 10, n'y aurait-il pas précisément cet emploi subjectif de l'article, l'auteur voulant par là accentuer ou souligner l'expression à laquelle l'article est associé ?

Outre l'interprétation qui voit dans Apoc. I, 10 une allusion au dimanche et qui semble avoir été généralement adoptée de tout temps, quatre autres ont été présentées, que nous devons signaler.

D'après la première, à laquelle nous ne pouvons rattacher aucun nom et qu'il suffira de mentionner, le jour du Seigneur, dont il est ici parlé, serait la période générale de la dispensation évangélique. On alléguait sous ce rapport Jean VIII, 56 ; Ps. CXVIII, 24¹.

Wetstein, en 1752, a cru qu'il s'agissait ici du grand jour du jugement. Liant étroitement *ἐγενόμην ἐν πνεύματι* à *ἐν τῇ κυριακῇ ἡμέρᾳ*, il traduisait : *diem iudicii vidi in Spiritu, i. e. prævidi representatum*. Mais le *ἐγενόμην ἐν πνεύματι* peut très bien se suffire à lui-même, dans le sens de : je fus en extase, j'eus une vision. Pour l'interprétation de Wetstein, il faudrait probablement un autre verbe que *ἐγενόμην*, un verbe indiquant le mouvement, signifiant : je fus ravi ou transporté, et *εἰς* plutôt que *ἐν*. En 2^d lieu, la vision qu'eut Jean ne se rapporte pas d'abord au grand jour du jugement, auquel correspondent proprement les ch. XIX et XX. De plus, dans le Nouveau Testament, il est très souvent

¹ Voir Cox, *Literatur of the Sabbath Question* I, p. 106 ; Andrews, *Hist. du sabbat et du 1^{er} jour de la semaine*, trad. I, p. 167..

question du jour du Seigneur comme jour du jugement, et parmi les nombreuses désignations qu'on rencontre sous ce rapport, on ne trouve jamais celle de ἡ κυριακή ἡμέρα¹. Enfin le contexte de Apoc. I, 10 est tout rempli de l'idée de la présence et de l'action de Jésus glorifié; dans les versets 5 et 18, il y a même une allusion directe à sa résurrection glorieuse et définitive (*Le premier-né d'entre les morts. J'étais mort, et voici je suis vivant aux siècles des siècles*). Cette seconde interprétation ne paraît plus soutenue².

Il en est de même de celle qui a été défendue par C.-C.-L. Francke³ et d'après laquelle le jour du Seigneur de Apoc. I, 10 serait le jour de Pâques, tel que nous l'entendons. Hengstenberg dit avec raison (p. 162), en renvoyant à l'article de Suicerus sur κυριακή, que selon l'usage unanime des plus anciens docteurs grecs et latins dans les contrées les plus diverses, c'est le dimanche qui est désigné comme le Jour du Seigneur et non le jour de Pâques. Nous aurons aussi l'occasion de constater que le jour de Pâques pour l'ancienne Eglise n'était pas l'anniversaire de la résurrection du Seigneur, mais celui de sa mort⁴.

Une quatrième interprétation est professée par les *Adventistes du 7^{me} jour* et elle est exposée par J.-N. Andrews dans son *Histoire du sabbat et du 1^{er} jour de la semaine*⁵. Le jour du Seigneur est alors le sabbat.

Mais comment se pourrait-il que l'apôtre Jean au milieu même des Eglises de l'Asie Mineure fondées par saint Paul, se

¹ Le jour du jugement est appelé ἡμέρα Κυρίου 1 Thes. 5 : 2 ; 2 Pierre. 3 : 10 ; ἡ ἡμέρα τοῦ Κυρίου 2 Thes. 2 : 2 ; ἡμέρα Χριστοῦ Ἰησοῦ Philip. 1 : 6 ; ἡμέρα Χριστοῦ Philip. 1 : 10 ; 2 : 16 ; ἡ ἡμ. τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰ. Χ. 1 Cor. 1 : 8 ; ἡ ἡμ. τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ 2 Cor. 1 : 14 ; ἡ ἡμ. τοῦ Κυρίου Ἰησοῦ 1 Cor. 5 : 5, etc.

² Voir Düsterdieck, *Krit. exeg. Handb. über die Offenbarung*, p. 113 ; Lange, *Offenbarung des Joh.*, p. 74 ; G. Elliot, *The abiding Sabbath*, New-York, 1884, p. 198 ; Rauschenbusch, *Ursprung des Sonntags*, p. 35, etc..

³ *De diei dominici celebratione ap. veteres Christianos*, Halle, 1826. D'après Hengstenberg, p. 160, Rheinwald, *Kirch. Archäologie*, p. 155.

⁴ Cp. Düsterdieck, p. 114 ; Lange, p. 74.

⁵ 1, p. 167-172. Cette 4^e interprétation est combattue par Rauschenbusch, p. 37..

fût mis ainsi en flagrante contradiction avec celui dont il était le si digne successeur ? Saint Paul n'avait-il pas écrit Gal. IV, 9-11 et Col. II, 16, 17 ?

Un des arguments d'Andrews est que saint Jean dans son Evangile, d'une date postérieure à celle de l'Apocalypse, mentionne deux fois le 1^{er} jour de la semaine en le désignant simplement comme tel. « C'est là, dit-il, une preuve on ne peut plus convaincante que Jean ne considérait point le 1^{er} jour de la semaine comme ayant droit au nom de jour du Seigneur ou à tout autre comportant un caractère de sainteté. » — Mais cette désignation numérique du 1^{er} jour de la semaine était habituelle chez les Juifs et devait aussi être employée par les premiers chrétiens, comme elle le fut par Matthieu (XXVIII, 1), Marc (XVI, 2), Luc (Evang. XXIV, 1 ; Act. XX, 7), Jean (XX, 1, 19), Paul (1 Cor. XVI, 2). Lorsque, dans ces versets, Matthieu, Marc, Luc, Jean parlaient de la résurrection du Seigneur et de ses apparitions à plusieurs de ses disciples, ils pouvaient d'autant mieux se servir de cette simple et courante désignation que celle de Jour du Seigneur ne pouvait déjà exister lors de cette résurrection et de ces apparitions, puisque ce furent elles qui posèrent le fondement du dimanche. Quant à 1 Cor. XVI, 2 ; Act. XX, 7, il est probable que lorsque Paul écrivait la 1^{re} aux Corinthiens et plus tard s'arrêtait à Troas en allant à Jérusalem, la désignation chrétienne du 1^{er} jour hebdomadaire n'existait pas encore et que, lorsque Jean écrivit son Apocalypse, elle n'était pas ancienne. L'institution du dimanche, en se développant dans l'Eglise, finit par avoir son vrai nom, et cela, on ne peut en douter, sous l'influence du Saint-Esprit et avec l'assentiment de l'apôtre ou des apôtres encore vivants, de même que ce ne fut qu'à Antioche, au début de l'apostolat de Paul, que les disciples reçurent leur vrai nom de *chrétiens* (Act. XI, 26). — L'Evangile de saint Jean est si loin d'être en opposition avec l'interprétation de Apoc. I, 10 dans le sens du dimanche qu'il est le seul qui ait signalé pour l'Eglise un des piliers sur lesquels le Seigneur a fondé l'institution, car seul il nous a transmis le récit de la seconde apparition de Jésus ressuscité à une réunion de disciples (XX, 26-29), en ayant soin de

stipuler qu'elle eut lieu *huit jours après* la résurrection du Seigneur (v. 26), et encore en donnant à entendre qu'il n'y avait point eu de réunion semblable depuis celle du grand dimanche (XXI, 24). Nous avons aussi déjà remarqué (p. 379) au sujet de la première apparition du Seigneur à ses disciples, que le quatrième évangéliste accentue soigneusement l'indication du jour de cette apparition. *Le soir de ce jour, qui était le 1^{er} jour de la semaine*, dit-il. — Jean a donc eu sa grande vision le jour du dimanche et il a voulu le constater, il a voulu qu'on le sût ! Comment ne pas avoir à cette idée une véritable émotion et comme un bouillonnement de hautes pensées ?

En un tel jour, où le vieil apôtre, brutalement arraché à son vaste troupeau, devait plus que jamais y penser avec sollicitude et surtout se sentir près de son Seigneur glorifié, il devait aussi être particulièrement porté à prier, par là même à recevoir une communication extraordinaire du Seigneur. Ainsi, lorsque Pierre était monté dans une chambre haute à Joppé *pour prier* (Act. X, 9), il reçut la mémorable vision qui l'appelait à ne pas regarder comme souillé ce que Dieu avait déclaré pur, et à se rendre sans hésitation chez le centenier Corneille, le premier des incirconcis qui devaient être baptisés. Ainsi Saul de Tarse était *en prières* (Act. IX, 11), lorsque le Seigneur apparut en vision à Ananias et lui enjoignit d'aller visiter l'ancien persécuteur, futur apôtre des Gentils. L'apôtre Paul enfin *pria*t dans le temple de Jérusalem, lorsqu'il *fut ravi en extase et vit le Seigneur qui lui disait* : « Hâte-toi et sors promptement, parce qu'ils ne recevront pas ton témoignage sur moi... Va, je t'enverrai au loin vers les nations » (Act. XXII, 17-21).

Pour peu qu'on ait étudié l'Apocalypse, ne discerne-t-on pas de profondes analogies entre ce livre, d'une part et, de l'autre, l'Evangile et la 1^{re} Epître de saint Jean, particulièrement entre le 1^{er} et le 2^d de ces trois écrits ? Ne reconnaît-on pas dans chacun des deux une étonnante réunion de qualités supérieures qui d'ordinaire semblent s'exclure, p. ex., la plus candide simplicité et l'art le plus consommé dans l'enchaînement de l'ensemble, la prédominance des plus hautes intuitions

mystiques et le soin du détail, la précision la plus exacte ? Ne reconnaît-on pas aussi d'intimes rapports entre les données des deux livres, le même enseignement caractéristique sur Jésus comme Parole et comme Agneau de Dieu¹ ?

On peut être très loin de comprendre l'Apocalypse autant qu'on le désirerait. Mais comment ne pas vivement sentir la sainte beauté et la sublime grandeur des scènes de l'adoration de Dieu et de l'Agneau décrites dans les chap. IV et V ? Comment ne pas apprécier comme intarissables sources de consolation et d'espérance, des versets comme XXI, 1-4 ; XXII, 3-5 ? Comment ne pas reconnaître le secours si puissant, si bienfaisant, si opportun, si urgent, que l'Apocalypse a dû et devra toujours porter à l'Eglise dans les temps de martyre et de persécution ? Comment ne pas considérer l'Apocalypse comme le grand livre prophétique de la Nouvelle Alliance ? N'est-il pas à cet égard en harmonie intime soit avec les prophéties de Paul et du Seigneur lui-même, soit avec celles de l'Ancienne Alliance et surtout de Daniel ? La difficulté que nous éprouvons à comprendre le livre n'est-elle pas elle-même une preuve de son inspiration, des services qu'il a toujours à rendre dans l'Eglise, de la longue échéance des prophéties qu'il renferme ? Toute prophétie peut-elle, avant son accomplissement, être autre chose qu'une *lampe qui brille dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour vienne à paraître* (2 Pierre I, 19) ?

Jean était donc un dimanche sur son rocher de Patmos, dans la solitude de son exil il pensait à ses chères églises, il souffrait de ne plus pouvoir leur adresser de vive voix ses instructions, ses exhortations, et voici que tout à coup le Seigneur lui apparaît en vision, il lui dicte même des épîtres aux 7 Eglises d'Ephèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie, Laodicée, — et les révélations que Jean reçoit ensuite étaient destinées non seulement à ces Eglises, mais à l'Eglise entière jusqu'à son glorieux accomplissement. Quelle chaire, quelle

¹ Jean I, 1-18, cp. à Apoc. 19 : 13 et aussi à 1 Jean 1 : 1. — Jean 1 : 29, 36 ; 20 : 36, cp. à Apoc. 5 : 6-6 : 17 ; 12 : 11 ; 13 : 8, 11 ; 14 : 1-5, 10 ; 15 : 3 ; 17 : 14 ; 19 : 7-9 ; 21 : 9, 14, 22, 27 ; 22 : 1, 3.

tribune n'était donc pas devenue pour l'apôtre le rocher de son exil ! Comme le dit si bien Godet, « la splendeur apocalyptique répandue dans l'âme de Jean dans le dimanche passé à Patmos, se répandit sur tout le reste de sa vie et illumina l'Eglise entière » (*Le Dimanche*, p. 27).

Ce rapport entre le Dimanche et l'Apocalypse n'est peut-être pas le seul.

Lange, dans l'Introduction de son commentaire sur ce livre, arrive à dire (p. 41) : « Avec le jugement final, Christ se manifeste pleinement comme le prince de la victoire, pour ouvrir le grand jour du jugement, qui, en sa qualité de grand samedi (*als der grosse Sonnabend*) de mille ans, commence avec le jugement de l'antichristianisme cultivé et se termine avec le jugement de l'antichristianisme dernier et populaire (*das letzte Pöbel-Antichristenthum*), pour amener ainsi l'éternel Dimanche (*den ewigen Sonntag*). » — Nous n'avons pas su trouver dans le Commentaire toute l'explication désirée de ce grandiose point de vue. Cependant nous lisons, p. 234 : « Quant aux 1000 ans, le nombre est symbolique comme tous ceux de l'Apocalypse ; il désigne une période (*Aeon*), celle de la destruction par laquelle l'ici-bas deviendra l'au delà. « Les Juifs, dit de Wette¹, attribuaient différents nombres à la durée du royaume messianique ; mais R. Eliéser pensait, d'après Es. LXIII, 4 et Ps. XC, 4, que les jours du Messie seraient de mille ans. Cependant il faudrait aussi tenir compte de la raison plus importante donnée dans le chap. XV de l'Ep. à Barnabas, (sur laquelle nous aurons à revenir) et d'après laquelle, de même que Dieu a créé le monde en 6 jours et s'est reposé le 7^e, l'univers doit aussi arriver à son accomplissement dans 6000 ans, et un grand sabbat universel (*Welt-Sabbath*), être célébré dans le dernier millier d'années (précisé même comme

¹ *Kurze Erklärung der Offenbar. Joh.*, 1848, p. 188. — Dans l'intéressante notice renfermée p. 15 sur l'interprétation si originale qu'en 1186 le célèbre moine calabrais Joachim de Flore a donnée de l'Apocalypse, il est dit que selon lui « les 6 premières parties du livre se rapportent à 6 périodes de travail pour l'Eglise, la 7^e au repos sabbatique et la 8^e à l'eschatologie. »

royaume messianique). » — Nous lisons encore page 252 du même Commentaire de Lange : « Comme Dieu sera lui-même pour les bienheureux l'éternelle lumière du jour (*Tageslicht*), ils n'auront plus à retomber dans le sein de la nuit (Apoc. XXI, 23; XXII, 5)... Alors se sera levé le jour éternel dans la présence de Dieu. » — Quoi qu'il en soit, les points suivants nous semblent pouvoir être établis ; 1^o Le règne de mille ans se rattache à la période de la 7^e coupe, période qui se rattache elle-même à celles de la 7^e trompette et du 7^e sceau. 2^o Il ne suit pas la victoire définitive, mais la dernière et la plus grande des victoires préparatoires. 3^o Il sera suivi d'une terrible révolte, puis de la victoire définitive. 4^o S'il peut être envisagé comme une espèce de sabbat dans la grande lutte soutenue par le Rédempteur et ses rachetés contre leurs communs adversaires, la dernière révolte correspondrait à la nuit qui suit le sabbat, et l'avènement définitif du Royaume de Dieu, au matin d'une nouvelle et éternelle période, celle de l'éternel dimanche. 5^o Cette dernière correspondance peut être d'autant mieux admise que si le 1^{er} Dimanche historique fut le jour de la résurrection du Rédempteur, l'éternel Dimanche commencera par la résurrection de l'ensemble des rachetés et par l'apparition d'un nouveau ciel et d'une nouvelle terre (XX, 11-XXI, 4).

La grande vision prophétique de la Nouvelle Alliance a donc été accordée à l'apôtre Jean au jour du Dimanche : quelle haute et éclatante sanction donnée à la réalisation chrétienne de ce jour, par le moyen du disciple que Jésus aimait et dont la verte vieillesse devait présider au soir des temps apostoliques¹ !

Sous ce rapport, l'importance de Apoc. I, 10 peut presque être rapprochée de celle des deux premières apparitions du Sei-

¹ Une preuve assez touchante de l'union qui s'était établie dans l'Eglise entre le souvenir de l'apôtre Jean et la célébration du dimanche, peut être tirée d'un livre apocryphe antérieur au 3^e siècle, les *Acta Johannis*, relatifs surtout à sa mort. Il y est rapporté qu'un dimanche, après le culte de la communauté, il se serait couché dans une fosse qu'il s'était fait creuser et dans laquelle, le lendemain, on ne trouva que ses sandales et une source jaillissante. Voir Tischendorf, *Acta apostolorum apocrypha*, 1851, p. 274-276, LXXIII-LXXVI; Zahn, *Gesch. d. Sonnt.*, p. 58, note 14; *Real. Encycl.*¹, XII, p. 334.

gneur ressuscité à la réunion de ses disciples. A un autre point de vue, ce verset doit l'être surtout de 1 Cor. XVI, 2, 3; et Act. XX, 7, comme du reste on a coutume de l'admettre. « Il est hors de doute, dit Hengstenberg (p. 160), que le dimanche était généralement célébré dans les temps apostoliques. Cela peut être prouvé déjà par le Nouveau Testament. Chacun des 3 passages allégués d'ordinaire a une force probante, et ils en acquièrent davantage, s'ils sont considérés ensemble. » Encore plus, ajouterions-nous, quand on les rapproche des données du 2^d siècle. — Dans sa brochure sur le *Dimanche* (p. 27...), Godet réunit les 3 mêmes passages en voyant le dimanche présenté dans Apoc. I, 10, comme le « jour spécialement destiné au recueillement privé, à la communion personnelle avec le Seigneur »; dans Act. XX, 7, comme « le jour de l'adoration commune, de la communion de l'Eglise avec son chef et des fidèles les uns avec les autres, sous l'influence de la Parole sainte et du sacrement de la Cène; » dans 1 Cor. XVI, 2, comme le jour « où les œuvres de l'amour doivent sceller les actes de dévotion privée, domestique et publique. » — « Jour admirablement beau et saint, dit-il un peu plus loin, que celui où se renouvelle périodiquement ce triple lien si essentiel au bonheur de l'individu, de la famille et de la société : la communion de chaque fidèle avec son Sauveur, la communion de tous les membres du corps de Christ entre eux et la communion de l'Eglise avec tous les êtres souffrants dans le monde entier. »

APPENDICE

Interprétation des textes bibliques sur le dimanche selon Luther, Calvin et de Bèze¹.

Handw. p. 1312. Cp. Henke, *Theol. Stud. u. Krit.* 1886, p. 599; Hengstenberg, *Ueber den Tag des Herrn*, p. 160 (où il est dit à propos de Actes XX, 7: Luther fälschlich: auf einen Sabbath, statt: an dem ersten Tag nach dem Sabbath, oder am ersten Tage der Woche); — et p. 161 (1 Cor. XVI, 2, wo L. fälschlich wiederum hat: auf einen jeglichen Sabbath, für: an jedem ersten Tage der

¹ Voir p. 463, note 2.

Woche), etc. — Il y a en grec dans le premier de ces v. : ἐν δὲ τῇ μιᾷ τῶν σαββάτων ; dans le 2^d : κατὰ μίαν σαββάτου (selon Lachmann, σαββάτων). Voir Grimm, art *σάββατον*, où il est dit que ce mot, au pluriel comme au singulier, signifie : 1^o sabbat, 2^o semaine, et où ce 2^d sens est revendiqué pour Marc XVI, 9 ; Luc XVIII, 12 ; Mat. XXVIII, 1 ; Marc XVI, 2 ; Luc XXIV, 1 ; Jean XX, 1, 19 ; Act. XX, 7 ; 1 Cor. XVI, 2.

Luther traduit, dans Mat. XXVIII, 1, ὁπὲρ δὲ σαββάτων, τῇ ἐπιφωσκούσῃ εἰς μίαν σαββάτων par : am Abend des Sabbaths, welcher anbricht am Morgen des ersten Feiertages der Sabbathen, — dans Marc XVI, 2, τῇ μιᾷ τῶν σαββάτων, par : an einem Sabbath, — dans Marc XVI, 9, πρώτη σαββάτου, par : am ersten Tag der Sabbathen, — dans Luc XXIV, 1 et Jean XX, 1, τῇ δὲ μιᾷ τῶν σαββάτων, par : in der Sabbathen einem, — dans Jean XX, 19, τῇ ἡμέρᾳ ἐκείνῃ τῇ τῶν σαββάτων, par : desselbigen Sabbaths. Voir le 4^e vol. de la Bible polyglotte⁵ publiée par Stier, superintendent à Eisleben, et Thiele, prof. à Leipzig, 1875, où toutes ces traductions de Luther sont rectifiées. Elles le sont aussi dans la première impression de la Bible luthérienne révisée par les soins de la *Kirchenkonferenz* évangélique d'Eisenach (Halle 1883, *Sogenannte Probebibel*). — Un passage des *Kirchenpostillen*, sur lequel Rauschenbusch (p. 75) a appelé l'attention, rend intelligibles ces traductions erronées du grand Réformateur, mais en faisant constater une nouvelle erreur de sa part. On lit dans un sermon de Pâques rattaché à Marc XVI, 1-8 (dans l'édition des *Œuvres* de Luther publiées à Erlangen, 1826-30, t. XI, p. 192) : Après « le grand sabbat dans lequel Jésus était couché dans le sépulcre, les Juifs avaient 7 jours entiers que l'on devait fêter (*feiern*), ils les nommaient tous des sabbats (*die nannten sie allzumal Sabbathen*) ; ils commençaient à les compter à partir du jour de fête qui suivait le grand sabbat, et ce 1^{er} jour de fête était appelé *Prima sabbathorum* ; ils nommaient ensuite le 3^e jour de fête *secunda sabbathorum*, et ainsi de suite. Et dans ces jours ils ne mangeaient que du pain sans levain, c'est pourquoi ils sont aussi nommés par l'évangéliste Les jours des pains sans levain. » La fête de Pâques avait donc d'après Luther 8 sabbats consécutifs, dont le 1^{er} était le grand sabbat. Pour faire ressortir l'inexactitude de ce point de vue, il suffit de rappeler que d'après Ex. XII, 6, Lévit. XXIII, 7, 8, tous les jours des Azyms n'avaient pas un caractère sabbatique, mais seulement le 1^{er} et le dernier, le 15 et le 22 Nisan (voir *Revue de théol. et de phil.* 1892, p. 34).

Les erreurs de la traduction de Luther qui ont été signalées plus haut, venaient d'ailleurs principalement de ce qu'il n'avait pas toujours compris deux hébraïsmes de la langue hellénistique du Nouveau Testament : l'un concernant l'emploi de l'adjectif cardinal *εἷς, μία, ἓν*, comme adjectif ordinal, avec le sens de premier (*πρῶτος*), l'autre concernant le double sens de *σάββατον* ou *σάββατα*. Mais, du reste, Luther n'était pas sous ce rapport une exception. Nous ne dirons pas cependant avec Rauschenbusch (p. 74), que la Vulgate elle-même lui avait donné un fâcheux exemple, en traduisant presque partout par : *una sabbati* ou *sabbatorum* (Marc XVI, 2; Luc XXIV, 1; Jean XX, 1, 19; Act. XX, 7; 1 Cor. XVI, 2), car ces deux expressions peuvent très bien signifier le 1^{er} jour après le sabbat, c.-à-d. le 1^{er} jour de la semaine, d'autant plus que dans Mat. XXVIII, 1, qui ouvre la série, il y a : *prima sabbati*. Mais si Calvin a mieux compris que Luther ces 4 passages des Evangiles, il préférerait encore voir dans Act. XX, 7, « quelque certain jour de sabbat » plutôt que « le 1^{er} jour de la semaine », et il interprète résolument 1 Cor. XVI, 2 comme désignant le sabbat. D'après Rauschenbusch, Erasme traduit aussi dans Act. XX, 7 par : *quodam die sabbatorum*; la version de Tyndale (1525) dans Act. XX, 7 et 1 Cor. XVI, 2, par : *on a saboth day*; celle de Coverdale (1535) dans le 1^{er} de ces v. par : *upon one of the sabbathes*; dans le 2^d, par : *upon some sabbath day*; et tous les passages en question n'ont été bien traduits en anglais que dans la version publiée au commencement du 17^e siècle et dont l'exemple fut suivi dans la version hollandaise postérieure. C'est Th. de Bèze, qui dans sa version latine du Nouv. Test., publiée avec des notes, en particulier en 1598, semble avoir été le véritable initiateur de la rectification complète. A cet égard et pour son interprétation de Apoc. I, 10, il occuperait la place la plus élevée dans l'histoire de la doctrine du dimanche au 16^e siècle. « Il est le 1^{er} et le seul dans le siècle de la Réformation, dit Rauschenbusch (p. 79), qui ait complètement exposé sur le sabbat et le dimanche, l'enseignement que nous estimons être le vrai. » Cp. Bernh. Rische, *Die Sonntagsruhe und die Kirche*, Leipzig 1890 p. 81, — et déjà Henke, dont le luthéranisme est excessif : « Le 1^{er}, dit-il (p. 637), qui affirma (dans le protestantisme) que le dimanche est d'institution divine, fut de Bèze. »

Voir, *La doctrine du dimanche au 16^e siècle*, par L. Thomas Genève, 1891.
